

Souvenirs sur Brianchon

La poursuite d'un insaisissable qui s'estompe à mesure que l'on interroge les témoins de son passé a maintes fois tenté les romanciers. Le propos du biographe est à la fois plus humble et plus ambitieux : il veut retrouver son fugitif. Le mien est un homme de qui j'ai partagé l'existence pendant quarante-quatre ans. Mon père, le peintre Maurice Brianchon.

On trouvera étrange qu'une pareille intimité ait laissé tant de blancs dans ma mémoire. Ces lacunes sont moins imputables à mon amnésie qu'à sa réserve. Je tiens une grande partie de ce que je sais de lui de ma mère, aujourd'hui disparue. En réunissant ses dits et mes souvenirs j'espère faire un peu de lumière sur un peintre qui se confond avec son œuvre. Au contraire de Wilde qui se targuait d'avoir mis son génie dans sa vie et dans son œuvre, son seul talent, Brianchon offre l'image compacte d'un artiste chez qui les deux se confondent.

A cet égard, le catalogue qui suit ce texte constitue la véritable biographie de mon père, et mes notes un simple additif. Je les ai rédigées par curiosité plus que par piété filiale. Parler de quelqu'un, c'est lui parler, lui dire ce qu'on ne lui a pas dit. Avec le temps, naissent des questions dont on ne pressentait pas l'urgence. Qu'il y réponde est une autre affaire. Par ailleurs, j'entends combler des lacunes et rectifier des inexactitudes qui déflorent les textes qu'on lui a consacrés. Je veux aussi situer Brianchon dans son époque, montrer la place qu'il y occupait, nommer les contemporains avec lesquels il se lia ou auxquels le hasard l'associa. On les connaît pour la plupart. On ignore souvent quels furent leurs rapports loin de l'effervescence de la vie artistique ; quelle délicatesse de sentiments, quelle simplicité, quels scrupules professionnels habitaient ces lions lorsqu'ils se retrouvaient en dehors du fracas des vernissages et des générales. Mes souvenirs et des lettres me permettent de porter un témoignage sur une époque où la « Communication » n'existait pas mais où les artistes communiquaient facilement.

Le mystère Brianchon, pour parler comme un auteur de romans policiers – genre que mon père détestait –, ne réside pas dans les péripéties de sa vie. Entre sa naissance (11 janvier 1899) et sa mort (1^{er} mars 1979), elle suit une ligne que n'interrompt aucune coupure inexplicée. Ce que l'on ignore, ce furent ses opinions sur beaucoup de points et l'ordre d'importance qu'il leur accordait, une fois admis que la peinture occupait la première place.

Que pensait-il de moi ? Je ne l'ai jamais su, hormis qu'il m'aimait. Pourquoi ne m'a-t-il jamais parlé de son père ? Pourquoi a-t-il laissé à ma mère le soin de m'instruire de bien des faits sur lesquels cette notice est fondée ? Autant de questions auxquelles j'espère obscurément que ma quête livrera la réponse. Le meilleur moyen de retrouver un objet perdu est de l'oublier provisoirement. J'oublie donc mes incertitudes et commence mon puzzle en emboîtant les pièces dont je dispose : mon père naquit à Fresnay-sur-Sarthe, de parents parisiens que l'amenuisement de leur fortune avait incités à s'installer en province où la vie était moins chère qu'à Paris.

On remonte sans hésitation mon ascendance paternelle jusqu'à Louis Julien Brianchon, né en 1760, qui tenait à Sèvres un commerce de limonadier. Il avait épousé la fille du peintre Henri Bulidon, conservateur de la fabrique de céramique anciennement située à Vincennes et transférée à Sèvres à l'instigation de la Pompadour. De leur union naquit quatre fils :



◁ Maurice Brianchon dans son atelier parisien, 21 rue du Conseiller-Collignon, vers 1950.



La Seconde surprise de l'amour, 1948, gouache.

chon. Le Marivaux vient en second dans le spectacle qui commence par les Fourberies de Scapin dans un décor de Christian Bérard. Celui-ci meurt d'une crise cardiaque la veille de la couturière. Mon père se charge, avec les scrupules que l'on imagine, de mettre la dernière main au décor de son confrère, notamment d'en régler les éclairages. C'est une responsabilité plus lourde qu'il n'y paraît, car le décor de Bérard vaut par l'extrême subtilité de ses gris, qu'une lumière trop crue dénaturerait.

Au contraire des Fausses Confidences où il a imaginé un lieu mi-intérieur mi-jardin dont la poésie tient précisément à son imprécision, Brianchon situe La Seconde surprise dans un salon. Le paysage que l'on découvre, au fond de la scène, à travers une baie libre, fait la qualité de ce décor d'une implantation par ailleurs fort classique. Il a été peint presque entièrement de la main de mon père. On peut s'étonner qu'un artiste, dont j'ai évoqué plus haut les scrupules d'illustrateur, laisse libre cours à sa fantaisie quand il s'agit de décor, et qu'il décide du cadre où se joue une pièce. Je répondrai à cela que dans Les fausses Confidences Marivaux se contente de noter : la pièce se passe chez M^{me} Argante et, dans l'autre cas, se dispense de toute indication. Quelle aubaine pour le décorateur !

La compagnie Renaud-Barrault et mon père collaboreront pour la dernière fois en 1955 à l'occasion d'Intermezzo de Giraudoux. Dans l'intervalle, d'autres projets – Les Sincères de Marivaux et Les Espagnols au Danemark de Mérimée – ne dépasseront pas le stade de l'esquisse. Intermezzo est une pièce en trois actes : les deux premiers se passent dans la campagne de Bellac, le troisième dans une chambre donnant sur une place de village où l'harmonie municipale répète sur une musique de Poulenc. Brianchon aime beaucoup cette pièce imprégnée de la poésie des Provinciales. Il admire Giraudoux, qu'il a connu chez les Morand, et les graves paysages du Limousin s'accordent à sa palette. Il n'est pas mécontent, malgré son admiration pour Marivaux, de mettre son pinceau au service d'un autre



Intermezzo, décor du 1^{er} acte, 1955, aquarelle.



Jean-Louis Barrault (Le Spectre) dans Intermezzo de Giraudoux en 1955.

texte. Soit qu'il craigne de se répéter, soit qu'il veuille rompre l'une de ces «associations» qui font d'un peintre le décorateur attiré d'un dramaturge. Toute sa vie il essaiera, sans toujours y parvenir, d'éviter les étiquettes qu'un public et une critique casaniers cherchent à lui coller.

J'ai assisté à toutes les générales de mon père, à Marigny, depuis l'âge où je me tortillais sur mon siège pour mieux voir ce qui se passait sur la scène, jusqu'à celui où je découvrais, avec une extase mêlée d'effroi, la notoriété des spectateurs. Le Tout-Paris était là, médisant, cancanier, prêt à renier le lendemain ce qu'il avait applaudi la veille. Ce n'était pas parce que Jean-Jacques Gauthier avait beaucoup ri à certaines répliques qu'il ferait, dans Le Figaro, un bon article. Au contraire. A ce sujet je citerai un extrait de sa réponse à ma mère qui, dans une lettre, lui avait reproché son éreintement de la Soirée des Proverbes de Shéhadé :

«(...) Vous aimez "la Soirée des Proverbes", disons que vous êtes semblable en cela à J.-L. Barrault qui l'a montée et aux spectateurs qui l'applaudissent. Je ne l'aime pas, disons que je suis en cela semblable à tous les critiques qui ne l'aiment pas (...)» Cette conception dictatoriale de la critique me choque chez un chroniqueur théâtral dont dépendait le sort d'un spectacle. Qu'il n'aimât pas la pièce, soit ! Mais il aurait pu se demander pourquoi d'autres l'aimaient. Il y a là l'aveu d'une certitude dans l'excellence de son jugement, d'un irrespect de l'opinion d'autrui et d'une incuriosité qui expliquent bien des naufrages. D'un homme aimant le théâtre, on attend un billet moins agacé et moins péremptoire à l'une de ses lectrices. On pourrait lui opposer cette phrase de Jouvet : «Ce sont les entretiens sur le théâtre qui favorisent l'entretien du théâtre.»

Jean-Louis Barrault disait du public des générales qu'il était le plus méchant qu'il ait connu. Cependant, il aurait été fichtrement ennuyé que les vipères boudent ses invitations, et les vipères encore plus embêtées que lui si on ne les avait pas invitées à la fête. Car c'était une fête qui commençait, avec le claquement des portières de taxis, devant les portes du théâtre, se prolongeait autour de la boîte-à-sel jusqu'au grelottement de la sonnette et investissait la salle où les gens tardaient à s'asseoir pour se faire voir le plus longtemps possible. Les trois coups du brigadier interrompaient provisoirement le charivari mais, à l'entracte, l'excitation reprenait comme un feu mal éteint. Les perfidies fusaient, les «compliments de matelots» tombaient drus. Des confrères félicitaient aigrement mon père de son décor en des termes qui m'intriguaient. Je me rappelle l'un d'eux employant cette formule : «Il y a à boire et à manger», qui avait rendu ma mère furieuse, je me demandais bien pourquoi. Sauguet jouait les prélats en goguette, Oberlé tonitruait comme s'il se croyait à la première d'Hernani et Labisse contemplait tout ce carnaval de l'œil faussement digne d'un bourgmestre éméché. La sonnette interrompait à nouveau la récréation et chacun regagnait sa place dans la salle tiède où l'obscurité entretenait quelque temps le brouhaha. Après les rappels se jouait le dernier acte de la pièce : les coulisses. Seuls les intimes y participaient... mais il y avait beaucoup d'intimes. Ils faisaient la queue interminablement dans la partie la plus mystérieuse du temple dont Léonard, le régisseur, gardait l'entrée. Les loges étaient petites. On ne pouvait s'y engouffrer tous à la fois.

Ce même public des coulisses se retrouvait aux soirées de Suzy Lazard et de Pierre Delbée, rue Greuze.

Seul enfant de l'assistance j'y jouais le rôle muet et niais des angelots ou de Cupidon dans les compositions classiques. Sans arc, malheureusement. Tirer une flèche dans l'infranchissable muraille de postérieurs qui entouraient le buffet m'eût quelquefois aidé à m'y glisser. Le Tout-Paris est glouton et peu partageur. J'ai encore le souvenir d'une percée

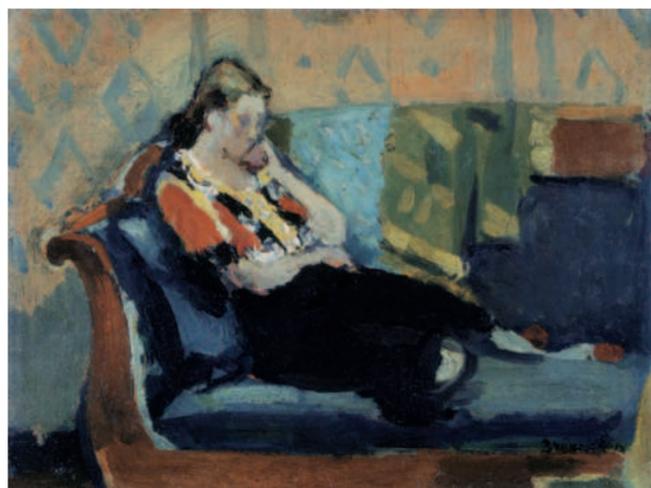


78 La femme au paravent bleu

1930
Huile sur toile
100 × 73 cm
Signé en bas à gauche: *Brianchon*

Historique
Musée des Beaux-Arts, Nantes.

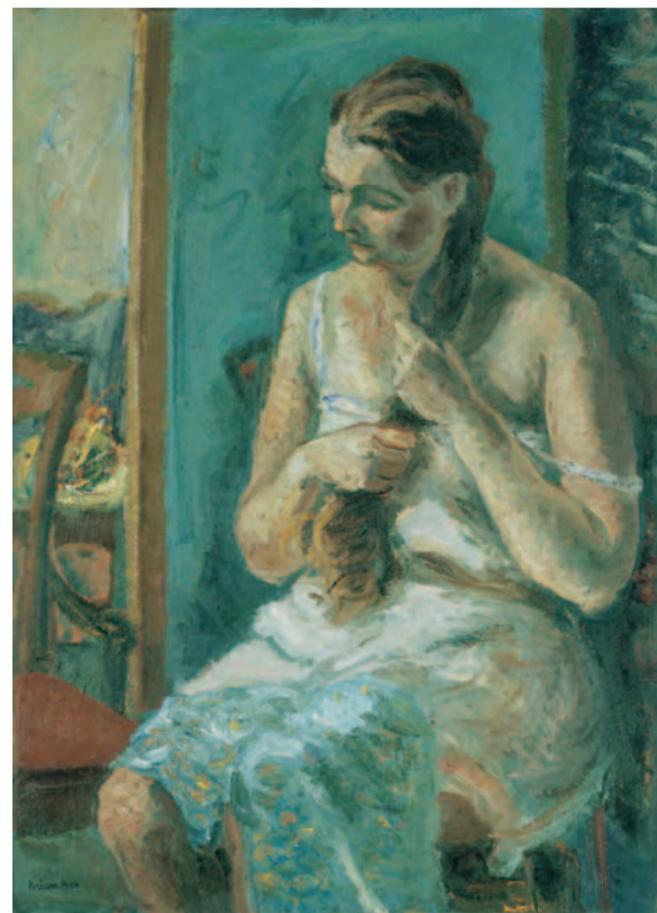
Exposition
Maurice Brianchon, Musée de Tessé, Collégiale Saint-Pierre-La-Cour, Le Mans, 25 juin au 19 septembre 1999, reproduit.



▽
79 Femme se coiffant
1930
Huile sur toile
92 × 66 cm
Signé en bas à gauche: *Brianchon*

Historique
Galerie Marcel Bernheim, Paris; Galerie J. Allard, Paris; D^r Henri-Auguste Widmer, Lausanne; Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne (Inv. n° 314 – Legs du D^r Henri-Auguste Widmer).

Bibliographie
L'Amour de l'art, n° 5, Paris, mai 1930, reproduit page 200; *L'Amour de l'art*, n° 11, Paris, novembre 1930, reproduit page 440.



◁
80 Femme étendue sur un canapé
1930
Huile sur carton
24,4 × 32,7 cm
Signé en bas à droite: *Brianchon*

Historique
D^r Henri-Auguste Widmer, Lausanne; Maurice et Suzanne Busenhart, Lausanne; Fondation de l'Hermitage, Lausanne (don de Catherine Morgan Evans, en souvenir de ses parents Maurice et Suzanne Busenhart).

Exposition
Maurice Brianchon, Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel, 26 mai au 26 août 1962, n° 10, reproduit page 21.



▷
81 Femme au bouquet
1930
Huile sur toile
89 × 130 cm
Signé et daté en bas à gauche: *Brianchon 30*
Signé et titré au dos: *Brianchon – Femme au bouquet*

Historique
Vente, Paris, Drouot-Richelieu, Millon, 12 juin 1998, n° 146, reproduit; Charles Balaÿ, Lyon.

▷
82 Le modèle
1930
Huile sur toile
89 × 116 cm
Signé et daté en haut à gauche: *Brianchon 30*

Historique
Charles-Auguste Girard, Paris; Galerie de la Corrairie, Genève; Galerie les Salles du Palais, Genève.

Exposition
Maurice Brianchon, Fondation de l'Hermitage, Lausanne, 13 octobre 1989 au 28 janvier 1990, n° 7, reproduit.

Bibliographie
Marcel Zahar, *Maurice Brianchon*, Pierre Cailler, Genève, 1949, reproduit; *L'Œil*, n° 342-343, Paris, janvier-février 1984, reproduit; *L'Œil*, n° 344, Paris, mars 1984, reproduit.





122 Nice, la promenade des Anglais

1934
Huile sur toile
73 x 92 cm
Signé en bas à droite: *Brianchon*

Historique

Batsheva Rothschild; Vente, Paris, Hôtel d'Evreux, Camard, 19 juin 2001, n° 16, reproduit; Vente, Paris, Hôtel Drouot, Massol, 23 avril 2003, n° 29, reproduit;

Vente, Paris, Drouot-Richelieu, Piasa, 8 décembre 2004, n° 39, reproduit.

Bibliographie

Claude Roger-Marx, *Le paysage français*, Librairie Plon, Paris, 1952, reproduit.

Après leur mariage, les époux Brianchon partirent en voyage de noces sur la Côte d'Azur.



123 Le kiosque

1934
Huile sur toile
74 x 92 cm
Signé et daté en bas à gauche: *Brianchon 34*

Historique

Vente, Neuilly, Hôtel des Ventes, Aguttes, 7 décembre 1997, n° 60, reproduit; Vente, Londres, Christie's, 20 mai 1998, n° 35, reproduit.

Exposition

Salon des Tuileries, Paris, 1935, n° 290.

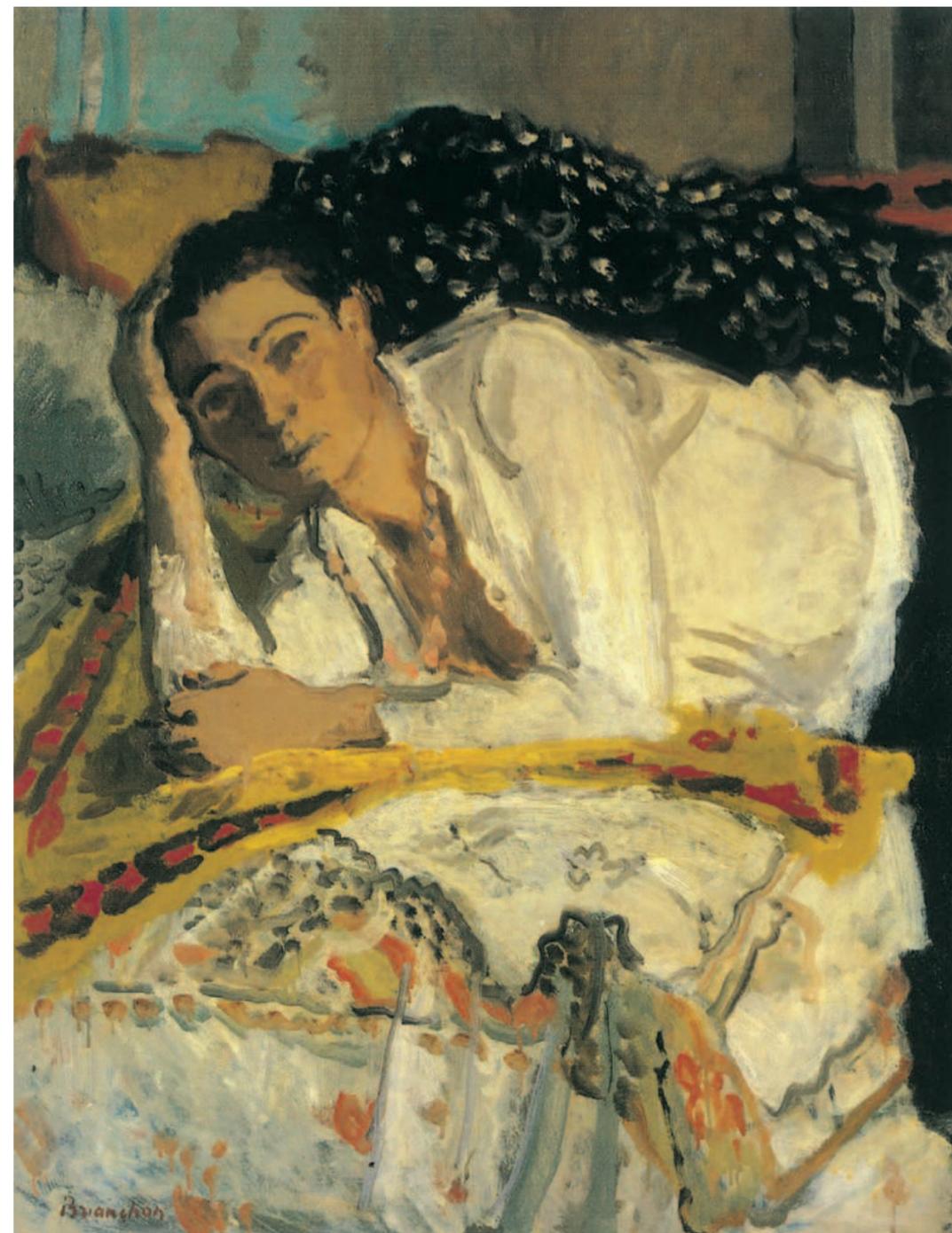


124 Plage à marée basse

1934
Huile sur toile
54 x 81 cm
Signé et daté en bas à gauche: *Brianchon 34*

Historique

Galerie Claude Van de Veene, Cannes; François Schwarz; Vente, New York, Christie's, 20 février 2002, n° 6, reproduit; Galerie Connaught Brown, Londres.



125 Marguerite Louppe

1934
Huile sur toile
91 x 73 cm
Signé en bas à gauche: *Brianchon*

Historique

Vente, Londres, Christie's, 26 mars 1985, n° 98, reproduit; Vente, Londres, Sotheby's, 3 décembre 1986, n° 930, reproduit.

Bibliographie

François Daulte, *Maurice Brianchon*, Fondation de l'Hermitage, Lausanne, 1989, reproduit page 26.

Née le 3 septembre 1902 à Commercy, dans la Meuse, Marguerite Louppe fit des études classiques au Lycée Molière, à Paris, avant de suivre des cours de peinture à la Grande Chaumière, à l'Académie Julian et aussi dans l'atelier d'André Lhote. Elle rencontra Maurice Brianchon vers 1930 et l'épousa en 1934. Peintre de grand talent, elle exposa au Salon d'Automne et au Salon des Tuileries et présenta ses œuvres dans des galeries parisien-

nes et, à Genève, à la Galerie des Granges. A plusieurs reprises, elle collabora avec son mari, en particulier pour les panneaux du Conservatoire de musique à Paris. Elle illustra plusieurs livres de bibliophilie dont Le Jardin des Bêtes sauvages de Georges Duhamel. Elle est décédée le 12 février 1988. Brianchon s'est inspiré souvent de sa compagne, soit dans des scènes d'intérieur où elle anime de sa présence souriante un décor austère, soit dans des études plus poussées, où l'on peut suivre sur son visage le jeu des lumières et des pensées.

François Daulte



180 Le canapé
1939
Huile sur toile
81 x 116 cm
Signé et daté en bas à droite : *Brianchon 39*

Historique
Finnish National Gallery, Helsinki.

181 Nature morte au miroir
1939
Huile sur toile
54 x 65 cm
Signé en bas à droite : *Brianchon*

Historique
René Julliard, Paris; Richard Heyd, Neuchâtel; Marc Heyd, Neuchâtel; Vente, New York, Christie's, 13 février 1986, n° 128, reproduit; Vente, Londres, Christie's, 29 mars 1988, n° 219, reproduit; Collection particulière, Riyadh.

Expositions
Maurice Brianchon, Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel, 26 mai au 26 août 1962, n° 20, reproduit page 23; *Les Peintres de la Réalité Poétique*, Galerie Jean-Pierre Joubert, Paris, 19 mai au 11 juillet 1987, reproduit.

Bibliographie
Robert Rey, *Maurice Brianchon*, Sequana, Paris, 1943, reproduit; Richard Heyd, *Brianchon*, Ides et Calendes, Neuchâtel, 1954, n° 20, reproduit.



182 Nature morte au vase blanc
1940
Huile sur toile
81 x 100 cm
Signé en bas à gauche : *Brianchon*

Historique
Galerie Louis Carré, Paris; Vente, Paris, Drouot-Montaigne, Ader-Picard-Tajan, 12 juin 1992, n° 31, reproduit.

Bibliographie
Robert Rey, *Maurice Brianchon*, Sequana, Paris, 1943, reproduit.



575 New York – Le matin
1959
Huile sur toile
60 x 91 cm
Signé en bas à droite: *Brianchon*

Historique
Collection particulière, Lausanne.

Expositions
Maurice Brianchon, Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel, 26 mai au 26 août 1962, n° 99, reproduit page 42; *Mau-*

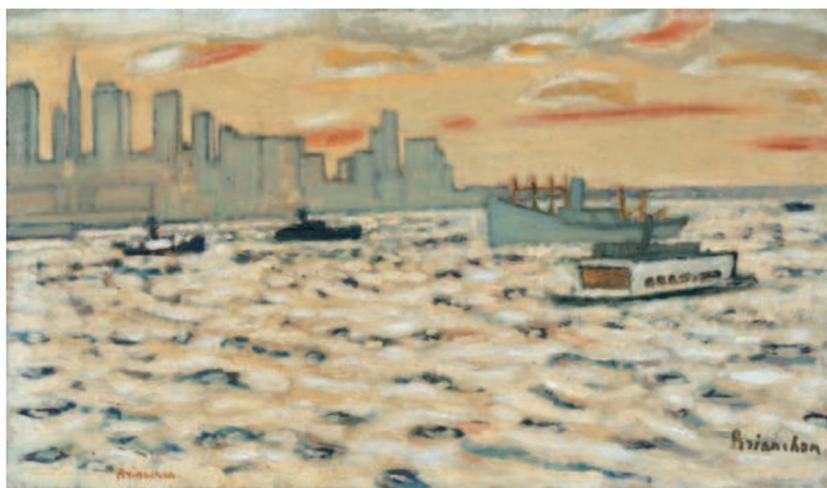
rice Brianchon, Fondation de l'Hermitage, Lausanne, 13 octobre 1989 au 28 janvier 1990, n° 71, reproduit; *Les Peintres de la Réalité Poétique*, Salon du livre, Genève, 30 avril au 29 mai 1994, n° 9, reproduit.

Bibliographie

Daniel Vouga, « Maurice Brianchon », in *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, Neuchâtel, 25 mai 1962, reproduit page 18; François Daulte, « Maurice Brianchon », in *Happy Fiew*, n° 28, Paris, automne 1989, reproduit page 64.

Si durant sa longue et fructueuse carrière, Brianchon n'a guère quitté la France que pour un voyage en Espagne, pour des séjours en Italie et pour assister au couronnement de la reine d'Angleterre, il a découvert avec passion les Etats-Unis et surtout New York, lors de sa grande exposition à la Galerie Findlay en 1959. Saisi par l'immensité de la ville, il a su représenter avec force la majesté des gratte-ciel se détachant sur l'Hudson et le ciel peuplé de nuages et de panaches de fumée.

François Daulte



576 Manhattan
1959
Huile sur carton
24 x 41 cm
Signé en bas à gauche: *Brianchon*

Historique
Collection particulière, Paris.

Expositions
Maurice Brianchon, Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel, 26 mai au 26 août 1962, n° 100, reproduit page 42; *Maurice Brianchon*, Galerie Beaux-Arts, Paris, octobre à novembre 1962, n° 39, reproduit page 27.



577 New York – La nuit
1959
Huile sur toile
90 x 90 cm
Signé en bas à gauche: *Brianchon*

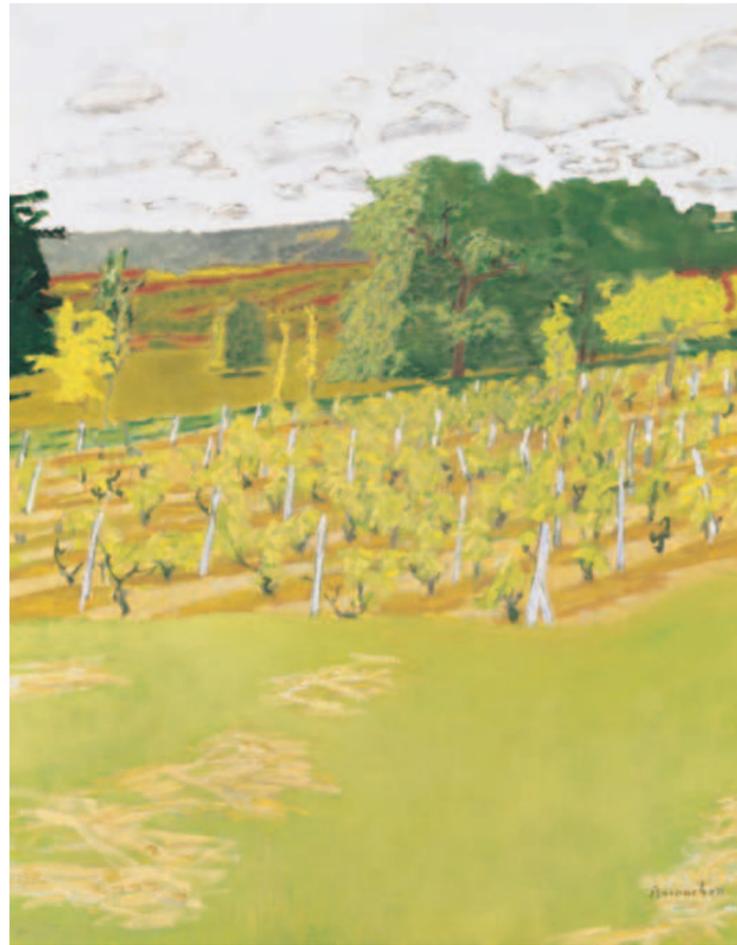
Historique
Collection particulière, Lausanne.



905 Neige en Périgord
1977
Huile sur toile
92 x 65 cm
Signé en bas à droite : *Brianchon*

Historique
Galerie des Granges, Genève; Collection particulière, Genève.

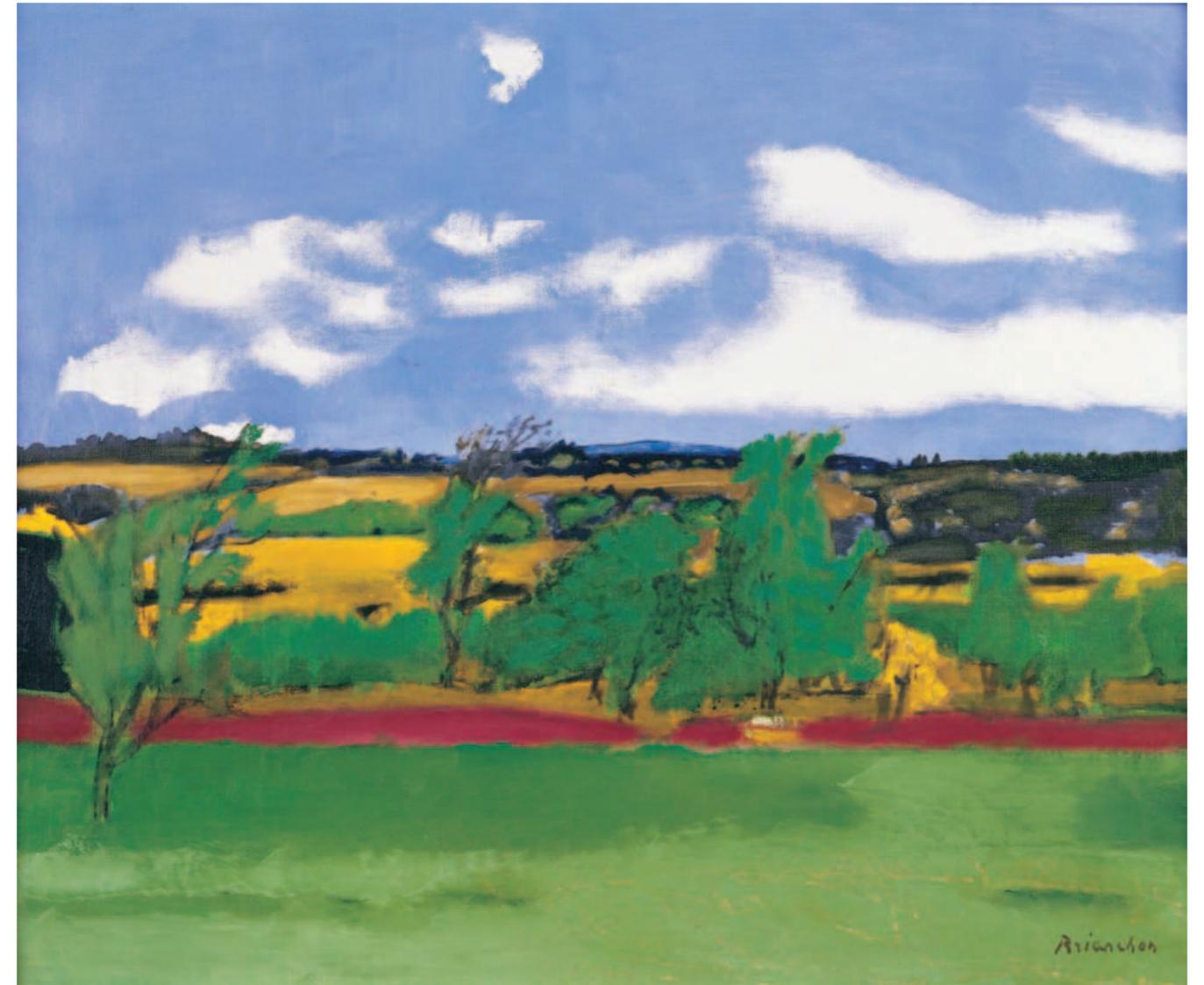
Expositions
Maurice Brianchon, Galerie des Granges, Genève, 12 octobre au 30 décembre 1978, reproduit; *Maurice Brianchon*, Fondation de l'Hermitage, Lausanne, 13 octobre 1989 au 28 janvier 1990, n° 110, reproduit.



906 Les vignes
1977
Huile sur toile
92 x 73 cm
Signé en bas à droite : *Brianchon*

Historique
Galerie des Granges, Genève; Collection particulière, Genève.

Exposition
Maurice Brianchon, Fondation de l'Hermitage, Lausanne, 13 octobre 1989 au 28 janvier 1990, n° 109, reproduit.



907 Campagne du Périgord
1977
Huile sur toile
50 x 61 cm
Signé en bas à droite : *Brianchon*

Historique
Collection particulière, Paris.